

Une transformation s'opérait en elle, lente et profonde. Henriette, dans cet incident de la vie, avait pris une conscience plus vive encore de la misère humaine. Son cœur s'ouvrait plus largement à la pitié. Au lieu de chercher une consolation dans la pensée de l'amour d'Etienne, elle l'avait cherchée dans l'oubli d'elle-même. D'instinct, presque malgré elle, elle s'était jeté vers la multitude des pauvres et des souffrants qui l'enveloppaient, comme si elle n'était pas faite pour la tendresse d'un seul, mais pour celle qui n'a pas de nom, pas de caresses, et qui participe de l'obscur émiettement des foules. Déjà, sans qu'elle s'en doutât, et bien avant d'avoir connu l'amour d'Etienne, elle avait reçu l'aveu de ceux-là que personne n'aime. Ils l'avaient protégée contre la vie qui dévore les autres ; ils lui avaient donné la joie de se sentir utile, bienfaisante, remerciée par des larmes. A présent, ce souvenir l'emportait vers eux, non sans retour et sans partage, mais puissamment.

Le dimanche, lorsqu'elle ne sortait pas avec l'oncle Eloi, elle passait une heure ou deux avec ses amis du quartier, sous les arbres Sainte-Anne, où le soleil d'automne assemblait les enfants et les femmes. On ne la craignait plus du tout. On l'avait adoptée. Ou bien elle allait voir et c'était encore pour s'occuper d'eux, le vieux prêtre habitué dont le jardin donnait sur la rue de la Hautière. Ils parlaient de leur commune clientèle.

Quelquefois cependant un souvenir, une rencontre, la jetaient impétueusement vers d'autres rêves. Un matin, pendant le trajet qu'elle faisait du logis de la rue de l'Ermitage à l'atelier, elle suivit un ménage d'amoureux, des gens comme elle, bien humbles, qui n'avaient que leur jeunesse. Et, pour les avoir regardés, pour avoir passé près d'eux, Henriette fut troublée de souges d'amour, comme ceux qui, au printemps, s'attardent dans la trainée de brise où court le parfum de l'aubépine noire en fleur. Elle songea : " Je dirai oui au grand Etienne, quand il viendra. Et nous irons comme eux, dans la grande fête rapide que devinent les passants. " Et puis ces poussées de jeunesse s'évanouissaient, et il suffisait à Henriette de se retrouver avec Marcelle Esnault l'infirmes, avec la Vivien, avec l'une quelconque des misères à demi consolées par elle et qui lui souriaient, pour dire, dans le secret de son âme : " Je crois que je ne pourrai plus vous quitter : vous êtes ma vie. "

Plus que tout autre et plus que jamais, Eloi Madiot avait besoin de sa présence et des paroles

qu'elle savait dire à ceux qui se plaignaient comme si elle-même n'avait eu d'autre peine que la peine des autres. Il était resté accablé sous le coup de la découverte qu'il avait faite, et incapable de décision. L'idée d'avoir avec Antoine une explication décisive l'épouvantait. Les semaines s'écoulaient, et il retardait toujours. Il s'accusait de lâcheté, et il n'agissait pas. Henriette, le trouvant plus taciturne que de coutume, hésitait à croire que l'âge seul en fut la cause. Elle lui demandait : " Pourquoi ne me dites-vous pas tout ? Puisque vous souffrez, je suis là pour savoir ? " Mais il ne répondait pas.

Dans la seconde quinzaine de novembre, quelques jours avant la date fixée pour le départ des conscrits, Eloi se décida enfin à faire la démarche qui lui coûtait tant. Il alla attendre son neveu, à la sortie de l'atelier, et lui dit :

— Ecoute, Antoine. J'ai été vif, l'autre soir, parce que tu ne parlais pas honnêtement de l'armée. On ne peut pourtant pas se quitter comme ça. La veille du départ, c'est vacances. Veux-tu que j'aille te chercher, et que nous prenions un verre ensemble ?

L'ouvrier, étonné, défiant, comme de coutume, réfléchit un moment, et dit :

— A la condition qu'on ne me parle plus de M. Lemarié, je veux bien.

Cette veille du départ arriva.

XXIII

Dès huit heures du matin, Eloi Madiot avait commencé une " tournée " pour célébrer l'entrée d'Antoine à la caserne. Les conscrits devaient être rendus le lendemain à la Roche-sur-Yvon ; Antoine prendrait donc, avec les camarades, un train du soir.

Il était midi. L'oncle et le neveu avaient fait d'abord une station à la *Croix de Fer*, vieil hôtel situé près des ruines de l'usine Lemarié, où l'habitude ramenait le vieux cloueur de caisses. De là, à travers le quartier des ponts, ils s'étaient rendus sous les treilles d'un cabaret de baulieue, non loin de la prairie de Mauves, " un endroit fameux, disait Eloi, où il y a un petit muscadet de Loire si drôle qu'on danse en le voyant. " Il dansait un peu avant de l'avoir vu, congestionné par la fouettée d'air vif qui descendait la Loire. Il fêtait l'entrée au régiment. Des souvenirs qu'il tenait pour glorieux, pour une sorte de devoir militaire, lui représentaient cette veille de départ comme un jour de vacarme et d'ivresse. Et tout ce qu'il avait gardé d'entrain et de ju-